

« Une saison en enfer »

Solange Lévesque

Number 56, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1990). Review of [« Une saison en enfer »]. *Jeu*, (56), 186–188.

Autre difficulté, et de taille celle-là : pour entrer avec aisance dans la dynamique de cette œuvre, il était indispensable d'avoir une connaissance assez précise de ce que fut la Révolution française. Pour le public québécois, un programme comportant le rappel des dates et principaux événements évoqués dans le texte était indispensable. À moins d'avoir lu sur le sujet ou vu les récents films sur la Révolution française¹, on était facilement perdu dans ce qui devenait un texte pour initiés. Un minimum d'information était ici nécessaire; elle n'a pas été donnée. Comment comprendre alors ce «témoignage de tous les jours sur la Révolution»?

Malgré la qualité littéraire et la beauté de cette correspondance familiale, malgré le montage rigoureux dont j'ai parlé, malgré une grande dynamique textuelle et scénique et une interprétation juste de la part des comédiens, l'ensemble aura pu laisser perplexe un spectateur qui n'a pas une connaissance précise de cette époque. On a finalement l'impression d'un film présenté en accéléré qui ne fait qu'effleurer le sujet, et peut-être la cause réside-t-elle justement dans la densité d'une telle matière autant que dans la distance qui nous en sépare.

Tout cela souligne la nécessité d'une approche plus pédagogique par les troupes de théâtre et d'un meilleur parrainage de la part des troupes locales qui participent à ce genre d'échanges. Présenter *Madame Louis 14* à un public français et suisse ne relève pas du même tour de force que de présenter une famille bourgeoise de Romans à un public québécois. La nuance tombe sous le sens. Nul doute que la ville de Romans aura su découvrir un grand cru dans cette représentation de ses gloires locales, mais offerte à la Maison de la culture Frontenac, la potion gauloise avait un goût un peu amer.

Yvon Dubeau

1. Il s'agit du film de Robert Enrico, *La Révolution française, les Années lumières*, et de celui de Richard Heffron, *La Révolution française, les Années terribles*.

«une saison en enfer»

Texte d'Arthur Rimbaud. Un spectacle-événement de Michel Garneau; scénographie: Roger Pfund; lumières: Ludovic Buter; son: Bernard Martinelli. Avec Dominique Catton. Coproduction du Théâtre Saint-Gervais MJC et du Théâtre Am Stram Gram, présentée au Théâtre Saint-Gervais à Genève, du 1^{er} au 19 mai 1990.

ténèbres et flammes

La théâtralisation d'un texte littéraire non destiné à la scène peut ennuyer mortellement comme elle peut donner un plaisir incomparable; en sortant de ce spectacle, je me suis posé la question : qu'est-ce donc qui fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre? La mise en scène, bien entendu, mais aussi le rapport du comédien avec le texte, rapport qui prend une importance accrue dans l'absence de dialogues. On imagine difficilement porté à la scène ce «livre païen» ou «livre nègre» (tel que Rimbaud le désignait pendant sa composition, avant de le nommer *Une saison en enfer*, et qu'il écrivit dans une période très troublée de sa liaison avec Verlaine). Michel Garneau s'y est attaqué, et le résultat m'a fait souhaiter que de telles expériences soient tentées plus souvent.

La salle du Théâtre Saint-Gervais correspond à peu près, de taille, à la Salle Fred-Barry. Un rideau de polythène métallisé occupe toute la largeur de la scène à l'italienne; cette paroi fragile réagit au moindre déplacement d'air et, selon l'éclairage, agit comme un miroir reflétant la salle. Scène et salle sont reliées par un mince trottoir de métal nu, passerelle ou tremplin, qui monte et s'arrête net au milieu de la salle, au-dessus de sièges voilés de toile blanche.

«Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.»

Ce sont les premiers mots d'*Une saison...* qui attirent notre attention sur le comédien; vêtu de soie noire, un peu japonais, un peu pionnier du désert, il est apparu devant le rideau.

«Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux.
— Et je l'ai trouvée amère.»

Selon les mouvements du texte, Dominique Catton-Arthur Rimbaud demeure immobile, monte sur la passerelle en jouant avec le déséquilibre, s'emporte, se livre, réfléchit :

«Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce.»

«J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.»



Affiche d'Une saison en enfer, spectacle-événement de Michel Garneau, présenté à Genève en mai 1990. Conception : Roger Pfund.

Il n'y a dans cette œuvre de Rimbaud aucune histoire tant soit peu linéaire; on n'y trouve pas le développement d'une action qui permette au premier abord d'imaginer comment on pourrait la jouer sur scène. Pure poésie, cette œuvre n'aurait besoin de rien d'autre pour briller de tous ses feux, la lecture lui suffit! Il fallait un poète pour arriver à y ajouter quelque chose qui n'y soit pas déjà, des éléments théâtraux qui l'enrichissent; Michel Garneau est ce poète. Il a trouvé en Dominique Catton un complice d'une grande

sobriété, totalement investi dans l'imagerie rimbaldienne, qui module, cherche, réinvente et crache les mots comme s'il était en train de rêver un rêve dont il nous rendrait témoin.

«Je devins un opéra fabuleux: je vis que tous les êtres ont une fatalité de bonheur: l'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force, un énervement.»

Garneau a dirigé le comédien vers un jeu sobre, où le geste communique des émotions sourdes qui demeurent hermétiques à la projection verbale; dans ce spectacle-événement, tout est incandescence. Sans réserve, Catton s'est glissé dans la peau de l'auteur au point de se trouver, avec l'aide du maquillage, une ressemblance physique avec Rimbaud. L'éclat sombre et mouvant du rideau évoque les profondeurs de l'enfer telles que l'enfant en nous les imaginait, telles que Rimbaud aimait les rêver. Les thèmes du départ, de l'exil et de la rupture ressortent, aiguisés par la mise en scène, laissant préfigurer le voyage funeste que sera la dernière partie de la vie de Rimbaud lorsque, abandonnant toute activité littéraire et artistique, il part en Orient pour se consacrer au commerce des armes.

Le sentiment de solitude est, tout compte fait, le trait le plus marquant de ce spectacle; aucune concession n'est faite au spectateur. C'est un spectacle aussi âpre et fabuleux que le texte qui en est l'âme; ses ténèbres nous brûlent, ses jets de lumière nous éblouissent. Seule restriction : le costume porté par le comédien, un peu trop romantique avec son ample chemise et son pantalon de soie noire, dont la coupe rappelle la blouse des peintres du début du siècle. Cette chemise entravait d'ailleurs les mouvements de Catton, à certains moments.

«Je ne sais même plus parler. Je suis en deuil, je pleure, j'ai peur. Un peu de fraîcheur, Seigneur, si vous voulez, si vous voulez bien!»

La Tribune de Genève a réservé un accueil des plus chaleureux à Une saison..., une page entière était consacrée à ce spectacle qui réunissait Pfund et Catton, artistes très connus des Genevois, comme l'est désormais Michel Garneau, puisque

Mademoiselle Rouge, la pièce gagnante du prix du Gouverneur général du Canada, section francophone 1990, a été créée au Théâtre Am Stram Gram de Genève à l'automne 1989, dans une mise en scène de Dominique Catton.

Qu'est-ce que la théâtralisation ajoute à une œuvre aussi somptueuse? Dans ce cas-ci, elle permet aux spectateurs de se laisser emporter collectivement par l'essor désespéré du texte, d'entendre ses sonorités modulées par une autre voix que la voix intérieure. Elle en fait sentir le déroulement mystérieux, qui va du souvenir aux délires, du commentaire sur l'écriture aux confidences les plus intimes, et en extériorise toute l'opulence à travers le corps de l'acteur. C'est en poète que Garneau a organisé cette trajectoire du

comédien qui va de la scène au promontoire, comme un papillon de nuit aveuglé par le soleil. Et lorsque, à la fin, Catton passe derrière le rideau, où on l'aperçoit en transparence parmi les flammes métalliques, on a le cœur serré, car on sait qu'il a traversé le miroir, qu'il n'est plus accessible que pour le salut qu'il viendra faire, toutes flammes éteintes; sauf dans le souvenir que nous en garderons. C'est un spectacle qui fait mal à ce qui reste en nous de la fougue de l'adolescence.

«Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.»

solange lévesque

